Communication et organisation

Revue scientifique francophone en Communication organisationnelle

46 | 2014
Design & projet

Le concept de connaissance dans la littérature « *knowledge management* » : de la déconstruction à la généalogie cybernétique

*The concept of knowledge in the “knowledge management” literature: from
deconstruction to cyber-genealogy*

Baptiste Rappin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/communicationorganisation/4774>

DOI : 10.4000/communicationorganisation.4774

ISBN : 979-10-300-0155-6

ISSN : 1775-3546

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2014

Pagination : 163-184

ISBN : 978-2-86781-905-6

ISSN : 1168-5549

Référence électronique

Baptiste Rappin, « Le concept de connaissance dans la littérature « *knowledge management* » : de la déconstruction à la généalogie cybernétique », *Communication et organisation* [En ligne], 46 | 2014, mis en ligne le 01 décembre 2017, consulté le 21 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/4774> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/communicationorganisation.4774>

Le concept de connaissance dans la littérature « *knowledge management* » : de la déconstruction à la généalogie cybernétique

Baptiste Rappin¹

Introduction

Ce papier est une réflexion philosophique sur le concept de connaissance tel qu'il est déployé dans la littérature scientifique du *Knowledge Management* (désormais KM), plus particulièrement dans les livres et ouvrages des pères fondateurs de cette discipline (par exemple et sans souci d'exhaustivité : Blackler, 1993 ; Boisot et Canals, 2004 ; Cohendet et Llerena, 1999 ; Cook et Brown, 1999 ; Kogut et Zander, 1992 ; Nonaka, 1994). Il constitue en cela une réponse au constat prononcé encore récemment par Agostinelli (2012, p. 65) qui fait état de « glissements notionnels » autour de la notion de connaissance.

Ce positionnement philosophique, bien spécifique, implique d'emblée deux remarques méthodologiques : d'une part, les thèses défendues (les origines cybernétiques du KM et son corollaire : l'impossibilité, dans ce cadre précis, d'assurer le départ entre information et connaissance) le sont à partir du point de vue de la philosophie, et non pas du KM, c'est-à-dire avec un regard « extérieur » voire « hétérotopique » ; d'autre part, la réflexion s'appuie sur les articles et ouvrages scientifiques fondateurs et synthétiques, dans lesquels l'accès aux concepts n'est pas noyé dans le flot des données empiriques, et discutés pour eux-mêmes.

Nous mettons tout d'abord en évidence la manière dont le concept de connaissance est traité dans la littérature KM. Certes, différents courants délimitent ce champ, mais le regard « naïf » du philosophe permet de ressaisir une certaine unité conceptuelle et épistémologique qui se joue à travers les éléments suivants : le triptyque information/donnée/connaissance, une lecture dualiste et linéaire de l'histoire de la pensée, la remise en cause du dualisme et son dépassement par le recours au pragmatisme. Autant de postulats qui seront discutés dans la seconde partie qui met en évidence la philosophie de

¹ Maître de Conférences à l'ESM-IAE de Metz, Université de Lorraine. Chercheur au CEREFIGE, EA 3942, 1 rue Augustin Fresnel, BP 15100, 57073 Metz Cedex 3 France ; baptiste.rappin@univ-lorraine.fr

l'histoire sous-jacente à la littérature KM. Enfin, dans un troisième et dernier temps, nous décelons la présence des principaux concepts cybernétiques dans le KM et proposons alors, dans une perspective critique, une relecture épistémologique de ce dernier.

Le concept de connaissance dans la littérature KM

Tout d'abord, le concept de connaissance dans la littérature est pensé en complémentarité avec ceux de donnée et d'information ; il prend sens dans ce jeu de différences (2.1). Toutefois, il ne se comprend que dans le cadre plus large d'une conception dualiste et linéaire de l'histoire de la pensée (2.2) et dans la critique de l'hégémonie du positivisme et du dualisme cartésien (2.3). Le pragmatisme est alors mobilisé pour envisager un dépassement et une synthèse pluraliste (2.4).

Le triptyque donnée/information/connaissance

Il semble que la société de connaissance ne soit pas assimilable à la société de l'information. Ainsi, dès le début de la réflexion sur cette nouvelle transformation de l'économie et du management, les deux notions ont été comparées afin de mieux les distinguer. Le triptyque donnée/information/connaissance est, de fait, le socle fondateur de la pensée du KM.

Regardons alors de plus près. Boisot et Canals s'interrogent précisément sur les distinctions et les relations à établir entre donnée, information et connaissance ; ils synthétisent leurs réflexions dans les trois points suivants (Boisot et Canals, 2004, p.62) :

- L'information est un élément constitutif de tout phénomène physique et doit, par voie de conséquence, être traitée de plein droit en économie ;
- Les agents économiques, soumis à l'entropie, économisent leur consommation de ressources (physiques et de données) en développant des stratégies cognitives et comportementales ;
- Les stratégies cognitives extraient de l'information à partir des données et la convertissent en connaissance. Ces stratégies varient en fonction des situations et des individus.

Pour les auteurs (p. 47), l'information est une mise en relation entre une donnée et un agent ; la régularité de cette relation se transforme en convention et l'information est alors qualifiée d'objective. Quant à la connaissance, elle repose sur les attentes prioritaires des agents eu égard à leur interaction avec le monde et donc aux apprentissages nécessaires à réaliser.

Centrant la totalité de leur article sur le triptyque donnée/information/connaissance, Boisot et Canals sont en réalité révélateurs d'une tripartition (parfois présente sous le dualisme plus léger information/connaissance) largement partagée dans la littérature. Ainsi, suivant Drestke (1981) et Machlup (1983), de nombreux auteurs (Kogut et Zander, 1992 ; Nonaka, 1994 ; Nonaka et Takeushi, 1995 ; Tsoukas et Vladimirov, 2001 ; Cohendet

et Llerena, 1999 ; Alavi et Leidner, 2001 ; Soo *et al.* (2002) ; etc.) assurent également le départ entre information et connaissance, la première étant constituée de flux de messages qui structurent la seconde et sont en retour structurés par cette dernière. Tsoukas et Vladimirou (2001, p. 976) précisent que les trois termes s'inscrivent le long d'un continuum reflétant le degré d'implication de l'être humain par rapport à la réalité. Alors que la réalisation de la bibliographie d'un article ne demande que peu d'investissement, celle d'un index thématique en requiert plus, sans parler de la rédaction d'une recension.

Le triptyque donnée/information/connaissance ne doit pas être considéré comme purement autonome. Il vient s'inscrire dans une relecture spécifique, aux postulats forts, de l'histoire de la philosophie et dans le raisonnement suivant : 1) L'histoire de la pensée est linéaire et le couple empirisme/rationalisme la traverse de part en part ; 2) Il faut prononcer la critique de l'hégémonie du positivisme et du cartésianisme car ils proposent une conception réductrice de la connaissance (alors réduite à l'information voire à la donnée) ; 3) Le pragmatisme permet de penser la connaissance dans un cadre suffisamment large pour dépasser, tout en les intégrant, les épistémologies positivistes et cartésiennes. Il est donc le fondement de la connaissance du management des connaissances.

Une lecture dualiste et linéaire de l'histoire de la pensée

Nonaka et Takeushi (1997), Spender (1996), Pemberton (1998), Ferrary et Pesqueux (2006), et bien d'autres encore, prennent soin d'ancrer leur approche du KM dans une lecture historique de la philosophie. La littérature académique, tant orthodoxe que critique, semble s'accorder sur une certaine lecture de l'histoire de la pensée ; à savoir une lecture dont les deux traits saillants sont le dualisme et la linéarité. Dualisme : l'opposition est marquée entre empirisme et rationalisme ; linéarité : cette ligne de partage des épistémologies traverserait toute l'histoire de la pensée, de Platon et Aristote jusqu'aux auteurs contemporains. Précisons ces deux aspects, dont le premier est explicite et le second plus implicite.

Prenons l'exemple de Nonaka et Takeushi (1995, p. 40-47). Ils font de Platon et Aristote les fondateurs de l'épistémologie occidentale et les placent d'emblée en opposition. Ainsi, Platon « développa la théorie de l' "idée" qui est une "forme" vue au travers d'un œil mental pur, et en même temps l'idéal ultime selon lequel l'esprit humain aspire à connaître » (p. 41-42). Quant à Aristote, il adopte une position empiriste car « la connaissance des formes est toujours occasionnée par la perception sensorielle » (p. 42). Les auteurs opposent par la suite Descartes, tenant du rationalisme continental, à Locke, représentant de l'empirisme britannique. Alors que celui-ci construit la connaissance à partir de l'expérience, celui-là fait de l'esprit sa condition de possibilité. Dans la foulée, Nonaka et Takeushi présentent des « tentatives de

synthèse » en présentant Kant, Hegel et Marx. Ils consacrent ensuite deux pages aux « défis du 20ème siècle », dont le sens est de surmonter « la coupure cartésienne » ; ils évoquent alors la tradition phénoménologique (Husserl, Heidegger, Sartre, Merleau-Ponty) avant de conclure sur le pragmatisme de James et Dewey.

Par ailleurs les auteurs adoptent une interprétation linéaire de l'histoire de la pensée : « Les vues Platoniciennes et Aristotéliennes furent héritées, au travers des philosophies intermédiaires, par les deux principaux courants de l'épistémologie moderne ; le rationalisme continental et l'empirisme britannique » (Nonaka et Takeushi, 1995, p. 43). L'histoire est ici conçue selon l'image de la flèche, et la pensée philosophique serait donc définie comme le perpétuellement recommencement des positions initiales (empirisme et rationalisme), jusqu'à leur synthèse réconciliatrice.

La remise en cause du dualisme

Une fois exposée et considérée comme un acquis la lecture dualiste de l'histoire de la pensée, les auteurs peuvent prononcer des critiques à son encontre. Elles sont ici de deux ordres : tout d'abord la remise en cause de l'objectivisme positiviste dominant, puis du dualisme en tant que tel.

En premier lieu, il s'agit de considérer le paradigme NRP (Naturaliste-Réaliste-Positiviste, cf. Le Moigne, 1995) comme dominant : « *With few exceptions (e.g., Nelson and Winter, 1982; Spender, 1989; Nonaka and Takeushi, 1995; Scherer and Dowling, 1995) organizational theorists have constrained their theorizing by adopting a positivist theory of knowledge that takes little account of the millennia of debate about the problematic nature of human knowledge* » (Spender, 1996, p. 47). Pourquoi ? Car le contrôle et la maîtrise restent les fantasmes du scientifique, ils en constituent même une mystique : « *Yet, despite such work, the rhetoric of traditional rationalism has retained its attractions. Objectivists images of professional knowledge retain a powerful mystique* » (Blackler, 1993, p. 864-865).

Pourtant, l'idée d'une connaissance pure est largement insuffisante, car elle ne prend pas en compte la construction sociale et culturelle de la connaissance (Tsoukas and Vladimirou, 2001, p. 974). Le risque est alors de penser une connaissance désincarnée, acontextuelle, et donc de la réduire au statut d'information voire de donnée. C'est pourquoi le positivisme doit être dépassé : « [...] *we have to go well beyond the concepts of knowledge which our positivist training offers us* » Spender (1996, p. 59). Prenons donc plus précisément trois exemples.

Hargadon et Fanelli (2002) proposent également de réconcilier la dualité caractérisant le KM. Les auteurs, s'inspirant de la théorie de la structuration de Giddens, identifient une tension, source de complémentarité, qui s'exerce entre la connaissance conçue comme artefact (« connaissance empirique ») et la connaissance pensée comme possibilité (« connaissance latente ») : alors

que la première comporte l'ensemble des objets matériels qui entourent les individus dans l'organisation, la seconde renvoie aux capacités cognitives des individus ; la connaissance organisationnelle résultant d'une interaction entre ces deux pôles.

Spender (1996) considère l'épistémologie actuelle comme un mélange de platonisme (rationalisme) et d'aristotélisme (empirisme). Il regrette l'absence de prise en compte du criticisme kantien et de ses implications relativistes. Il argumente alors en faveur d'une épistémologie pluraliste capable d'intégrer toutes ces dimensions. Il recourt pour cela à William James qui distingue le « *knowledge about* » du « *knowledge of acquaintance* », en d'autres termes, le savoir théorique du savoir pratique ; de surcroît, le philosophe fait de l'interaction entre ces deux types de savoir le propre de la méthode scientifique pragmatique.

Cook et Brown (1999), quant à eux, proposent de créer un pont entre les épistémologies séparées et cloisonnées du KM. Les auteurs considèrent que la littérature tend à privilégier l'explicite sur le tacite et l'individu sur le groupe. Cela reflète l'épistémologie occidentale dominante depuis Descartes qui postule que la connaissance s'acquiert par l'usage de la raison et de la méthode afin de limiter les biais de la sensibilité. Les auteurs proposent toutefois d'élargir l'épistémologie de la possession (*knowledge*) en y incluant les dimensions tacites et sociales, en accord avec les thèses liées à l'apprentissage organisationnel (Argyris et Schön, 1978). Ils obtiennent alors quatre formes distinctes et intransitives de connaissance, toutes caractérisées par le fait de pouvoir être « possédées ». L'épistémologie de la pratique (*knowing*), de son côté, concerne le savoir en action : non pas le savoir mobilisé dans l'action, mais le savoir comme partie intégrante de l'action : « *Knowing is to interact with and honor the world using knowledge as a tool* » (Cook and Brown, 1999, p. 389). Les auteurs s'appuient sur Dewey et sa théorie de l'enquête qu'ils définissent de la manière suivante : « *Productive inquiry is that aspect of any activity where we are deliberately (though not always consciously) seeking what we need, in order to do what we want to do* » (p. 388).

La promotion du pragmatisme comme dépassement du dualisme

Ces deux dernières tentatives de synthèse sont marquées par les mêmes traits : d'une part, la volonté de dépasser, tout en l'intégrant, le dualisme cartésien ; d'autre part, le recours, pour servir ce projet, aux philosophes pragmatiques (James et Dewey).

Comment définir le pragmatisme ? Il s'agit d'une méthode critique qui tend à « considérer quels sont les effets pratiques que nous pensons pouvoir être produits par l'objet de notre conception » (Peirce, cité par Chauviré (1990)). C'est donc de la conception de l'ensemble des effets qu'émane une conception globale de l'objet : la clarification de la signification d'un concept passe par l'élucidation de ses conséquences pratiques. Il s'agit bel et bien d'une

opération de traduction qui permet de déclarer comme, non pas faux, mais dénué de sens tout concept métaphysique. De plus, si un concept possède effectivement des conséquences, il peut alors prétendre à la vérité : il faut pour cela que ses conséquences soient « bonnes » : « La vérité est une espèce du bien et non, comme on le pense communément, une catégorie distincte du bien et de même importance. Le vrai, c'est tout ce qui se révèle bon dans le domaine de la croyance » (James, 2007, p. 136). Notons enfin que la production de concepts est assimilée à une croyance, c'est-à-dire au résultat d'une fonction cognitive finalisée.

Ainsi, le pragmatisme oriente la définition de la connaissance vers deux pôles : les capacités cognitives et la réussite de l'action, la seconde venant sanctionner la vérité de la première. Ces deux dimensions sont bien présentes dans la définition de la connaissance que nous trouvons dans la littérature KM. Regardons la définition que proposent Nonaka and Van Krogh (2009, p. 636) : « *First, knowledge is justified true belief. Individuals justify the truthfulness of their beliefs bases on their interactions with the world. Second, knowledge is (i) the actuality of a skillful action (we recognize that someone has knowledge through their performance of a task) and/or (ii) the potentiality of defining a situation so as to permit (skillful) action* ». Nous y retrouvons les deux aspects susmentionnés. D'une part, l'assimilation de la connaissance, dans la tradition pragmatique, à une croyance, c'est-à-dire à une activité cognitive. C'est également le cas de Tsoukas et Vladimirou (2001, p. 983) qui voient dans la connaissance « la capacité à dresser des distinctions, à l'intérieur d'un domaine d'action, sur la base de l'appréciation d'un contexte et/ou d'une théorie ». Par ailleurs, la connaissance ne saurait être déconnectée de l'action, par essence : « *To know is to act* » (Tsoukas, 2000, p. 107). Et même d'une action réussie, preuve de la présence de la compétence : « [...] *knowing always is, to a greater or lesser extent, a skillful accomplishment, an art* » (Tsoukas and Vladimirou, 2001, p. 982).

Considérations intempestives autour de la connaissance dans la littérature KM

L'approche de la connaissance présentée dans la partie précédente, ancrée dans le pragmatisme, nécessite d'être discutée autour des quatre points suivants :

- Si la connaissance est pensée en opposition avec l'information, dans quels cadres conceptuels celle-ci se trouve-t-elle pensée ? (3.1) ;
- ne peut-on pas déceler une philosophie de l'histoire sous-jacente au triptyque donnée/information/connaissance ? (3.2) ;
- pourquoi la définition pragmatique de la connaissance s'impose-t-elle aussi largement ? Quelles en sont les conséquences ? (3.3) ;
- quelle est la pertinence de la présentation de l'histoire de la philosophie comme dichotomie entre rationalisme et empirisme ? (3.4).

Quels cadres conceptuels pour penser l'information ?

Si la connaissance se pose en s'opposant à l'information, comment l'information se trouve-t-elle pensée au sein de la littérature KM ? Nous identifions dans la littérature deux cadres conceptuels qui donnent à l'information le sens qui permet de l'opposer à la connaissance : il s'agit de l'économie néoclassique et de la théorie mathématique de la communication.

Du point de vue des sciences économiques, plus particulièrement néoclassique, l'information est assimilée à un signal détecté dans l'environnement. Comme le souligne Di Baggio (1998, p. 21), « traditionnellement, l'économie se contente d'une compréhension technique de l'information, qui la réduit à un ensemble de messages (ou de signaux) immédiatement signifiants pour le décideur ». En effet, l'information est un élément extérieur au décideur, présent sur le marché, et dont la possession permet de résoudre l'incertitude : « La conception contractuelle de la firme, comme processeur d'information, est fondamentalement celle d'une explication à partir des défaillances du marché pour faire face aux imperfections et aux asymétries d'information » (Cohendet et Llerena, 1999, p. 212). Dans ce cadre d'information asymétrique, le comportement des agents est autant fondé sur la rationalité limitée que sur l'opportunisme. En outre, l'information se pense comme support matériel : cette réduction physicaliste (l'information est contenue dans des signaux électriques ou des ondes visuelles ou sonores) permettant la mesure de l'information imprègne un certain nombre de travaux en économie (voir pour plus de développements Di Baggio, 1998, p. 49-50).

Or, cette perspective s'inspire des travaux de Shannon et Weaver dont la théorie mathématique de la communication vise à quantifier l'information. La réduction du message à un code, et l'évacuation du support physique au profit de la pure structure formelle, offrent la possibilité d'une lecture statistique de l'information. Mais pour cela, il faut tout d'abord dégager les étapes fondamentales du processus de communication. Cela est désormais bien connu : la source d'information produit un message ; celui-ci est encodé par un transmetteur, est adapté au canal de communication ; le récepteur reçoit le signal qu'il doit décoder ; le message arrive alors à destination. Notons enfin que toute transmission d'information se heurte à du bruit qui modifie le signal. C'est pourquoi l'essentiel du problème se situe au niveau de l'encodage, moment clé où l'on doit décider de la quantité d'informations à envoyer afin que le message ne soit pas perverti par le bruit. La conclusion est probabiliste : plus il y a de messages, plus il y a d'incertitude sur le choix du destinataire, mais plus l'information acquise sera élevée ; au contraire, si le nombre de messages diminue, l'incertitude et l'information reçue font de même. En d'autres termes, si la source n'émet qu'un seul message, alors toute opération de communication est superflue. En résumé, l'information comme code est une double abstraction : d'une part, découplée du concept,

c'est-à-dire de la signification ; d'autre part, sans aucune relation à un quelconque support matériel.

Quelles sont donc les caractéristiques de l'information pour la littérature KM qui se réfère à l'économie et à la théorie mathématique de la communication telles que nous venons de les présenter ? L'information est extérieure à l'homme, elle est objectivable donc quantifiable et manipulable. Ainsi, la connaissance vient donner vie et utilité à une information-objet désincarnée. Notons, pour conclure ce paragraphe, l'interrogation suivante : pourquoi choisir ces deux cadres conceptuels alors que d'autres (par exemple, l'anthropologie batesonienne puis celle de l'école de Palo Alto : cf. Mallowan, 2012) permettent de penser le processus de communication dans un contexte et à travers les jeux d'interaction, ce qui remet précisément en cause la pertinence du triptyque donnée/information/connaissance ? La première raison que l'on peut avancer ici est rhétorique : présenter une version réductionniste de l'information telle qu'elle se trouve dans la théorie économique ainsi que dans les écrits de Shannon, c'est déjà justifier l'apport de la littérature KM qui, précisément, s'en démarque.

La philosophie de l'histoire du KM

Par philosophie de l'histoire, nous entendons l'implicite du sens attribué au KM dans le devenir historique du management et des sciences de gestion. Cette philosophie de l'histoire prend ici la forme d'un progressisme eschatologique, c'est-à-dire d'une interprétation de l'histoire du management comme allant du moins bien vers le mieux, et d'une interprétation du KM comme venant clore cette histoire.

Le progressisme est ici à la fois historique et idéologique. Historique : Grover et Davenport (2001) relisent le triptyque donnée/information/connaissance à travers à une repériodisation de l'histoire de l'informatique dans les organisations. Les années 1960 seraient marquées par l'arrivée du traitement centralisé des données, notamment lors des transactions. La décennie suivante se caractérise par les systèmes d'information dont le but est de trier et d'agréger les données, de les transformer en informations pertinentes, par exemple pour gérer la paye du personnel. La connaissance est le trait distinctif des temps présents : elle qualifie les personnes capables d'utiliser l'information dans leur contexte. Les auteurs n'hésitent pas à redoubler de superlatifs à son égard, signes de ce progressisme sous-jacent : « *Knowledge has the highest value, the most human contribution, the greatest relevance to decisions and actions, and the greatest dependance on a specific situation or context* » (Grover et Davenport, 2001, p. 6) [nous soulignons].

À ce progressisme historique se superpose un progressisme idéologique qui voit dans le KM « une nouvelle vue de la firme » Spender (1996, p. 59) [nous soulignons]. À ce titre, le triptyque donnée/information/connaissance est tout autant un système synchronique qu'une perspective dynamique visant

à marquer un progrès voire un accomplissement. La donnée et l'information, de nature purement technique, viennent enfin trouver un sens dans la connaissance. Cela reste encore vrai quand Tuomi (1999) propose d'inverser la lecture du triptyque. Pour l'auteur, la connaissance, loin de procéder de l'extraction de l'information et de la donnée, en est au contraire à l'origine. Ainsi, qu'elle soit pensée comme origine ou comme finalité, comme point de départ ou d'arrivée, la connaissance n'en possède pas moins un statut de fondement principiel.

Le progressisme idéologique est également présent dans la lecture linéaire que les auteurs font de l'histoire de la pensée. La dichotomie empirisme/rationalisme appelle à un dépassement, dont la réalisation s'opère à travers le pragmatisme. La connaissance, envisagée sous cet angle philosophique particulier, vient achever le débat entre partisans de l'esprit et tenants de la matière. La réconciliation entre l'homme et le monde, entre l'esprit et l'action peut enfin être fêtée sous la bannière du pragmatisme : c'est tout simplement la fin de l'histoire promise par Fukuyama que le KM est en passe d'accomplir et qui possède ses prophètes aux accents joachimites et teilhardiens (Halévy, 2005).

Toutefois, la réalité du progressisme des modes managériales dépasse le discours de la fiction eschatologique. Et déjà la succession du KM semble envisagée par certains. La formulation d'un « *wisdom-based model of the firm* » dans lequel « la sagesse serait au pinacle de la hiérarchie qui implique l'information et la connaissance » (Rowley, 2005, p. 1247) relève de cette philosophie de l'histoire avec laquelle le management n'arrive tout simplement pas à prendre ses distances.

Le pragmatisme comme « lieu commun »

La conception pragmatique de la connaissance est un lieu commun dans la littérature KM : elle est à la fois une évidence et un objet de consensus. Le questionnement de cet impensé s'effectue autour des éléments d'interrogation suivants : La pertinence du pragmatisme comme dépassement de la dichotomie empirisme/rationalisme ? Peut-on définir la connaissance comme une croyance (vraie et justifiée) ? Quelles conséquences du conséquentialisme ?

Peut-on comprendre le pragmatisme comme la philosophie assurant le dépassement voire la réconciliation de l'empirisme et du rationalisme ? Nous argumentons en faveur d'une réponse négative. S'il fallait rapprocher le pragmatisme de deux épistémologies modernes, nous choisirions le positivisme et l'empirisme. Tout d'abord, positivisme et pragmatisme s'accordent tous deux pour bannir de l'univers du sens les propositions métaphysiques, c'est-à-dire purement abstraites ; tous deux opposent aux discussions interminables l'esprit de la méthode expérimentale des sciences. Ensuite, un rapprochement peut être opéré entre empirisme et pragmatisme, et plus particulièrement celui de William James. Quand ce dernier donne comme sous-titre à son ouvrage

Le pragmatisme « Un nouveau nom pour d'anciennes manières de penser », il fait allusion non seulement à la tradition empiriste comprenant Locke, Hume ou encore Berkeley, mais aussi à la philosophie utilitariste de Mill. Nous observons donc que le pragmatisme jamesien, proche du positivisme et de l'empirisme, ne peut se concevoir comme le terme du couple empirisme/rationalisme ; il est bien plutôt le prolongement du premier courant.

De surcroît, la définition de la connaissance en tant que croyance amène à penser la production épistémique en fonction des processus cognitifs, fussent-ils psychologiques ou biologiques. Aussi le risque de ce subjectivisme est-il de laisser les managers décider de la vérité d'une idée. C'est précisément la dérive potentielle que souligne Gourlay (2006, p. 1423) : « *More serious are the conceptual weaknesses of the framework, in particular the omission of inherently tacit knowledge, and the redefinition of knowledge to mean managers' belief about, for example, the viability of new products ideas. Indeed, from this perspective, it appears Nonaka argues that knowledge is created when managers decide something is knowledge for the organization* ».

Or, la prise en compte des effets dans l'appréciation de la vérité d'un concept, le conséquentialisme, est précisément le palliatif à cette dérive. Mais quelles sont les conséquences de ce conséquentialisme ? Ne fait-il pas que repousser le risque de subjectivisme ? En effet, l'évaluation d'une théorie par ses effets pose la question de l'évaluation de ces effets, et donc des critères d'appréciation. Or, ceux-ci sont choisis par une subjectivité, voire même négociés (dans le cadre de jeux de pouvoir par exemple). Le risque est aussi d'évaluer la production de connaissances au seul regard de l'utilité, c'est-à-dire de la performance des organisations.

La pertinence d'une lecture dualiste et linéaire de l'histoire de la pensée

Abordons maintenant le dernier point de notre déconstruction du concept de connaissance tel qu'il se présente dans la littérature KM. C'en est même le point exquis : l'ensemble des éléments traités précédemment dépend en fait de ce postulat mis en exergue ci-dessus : à savoir la lecture progressiste et dualiste de l'histoire de l'épistémologie.

Rappin (2008, 2011), en s'appuyant sur une lecture heideggérienne de l'histoire de la pensée, avance la thèse de l'unité ontologique des épistémologies des sciences de gestion. La révolution cartésienne consistant à prendre le sujet intérieur comme fondement ontologique débouche sur une nouvelle ligne de partage, propre à la modernité, entre les épistémologies du sujet (transcendantalisme, rationalisme) et les épistémologies de l'objet (réalisme, empirisme). L'auteur souligne par ailleurs le mouvement de naturalisation qui touche les sciences de gestion, et l'ensemble des sciences sociales, au détriment de tout transcendantalisme. Que retirer de cette position épistémologique eu égard à la lecture dualiste et linéaire de l'histoire de la pensée présentée dans le KM ?

Tout d'abord, il nous paraît aller vite en besogne de promouvoir un schéma historique strictement linéaire, et faire fi des apports de l'anthropologie et de l'histoire de la science. La modernité constitue une nouvelle époque, certes héritant des catégories antiques mais les retravaillant pour répondre à de nouvelles problématiques. Citons Heidegger (1971, p. 136-140) dont l'étude comparée des positions philosophiques fondamentales de Protagoras et de Descartes est à cet égard éclairante. Tournons-nous de même vers un historien des sciences : Alexandre Koyré (1973a, 1973b) souligne la rupture entre antiquité et modernité par la destruction du Cosmos et la mathématisation de la nature d'une part, et par le rôle primordial qu'y joue, notamment chez Bacon, l'expérimentation (qui s'oppose à l'expérience de sens commun présente chez Aristote), d'autre part. Le travail de Koyré s'inscrit ainsi en faux contre toute lecture linéaire de l'histoire de la pensée.

Par voie de conséquence, le postulat de l'existence du couple rationalisme/empirisme à l'origine de la philosophie, au V^e siècle avant J.-C. en Grèce, peut être remis en cause. Plus encore, le même couple apparaît réducteur pour penser l'épistémologie moderne. Celle-ci se partage, comme mentionné ci-dessus, entre les épistémologies du sujet (dont le rationalisme fait partie, mais aussi le mysticisme romantique) et les épistémologies de l'objet (dont l'empirisme fait partie, mais aussi le réalisme ou encore le positivisme). Il en résulte une mécompréhension de la place du pragmatisme dans l'histoire de la pensée. L'inséparabilité connaissance/pratique ou théorie/action, ainsi que l'assimilation de la connaissance à un processus cognitif, font du pragmatisme une épistémologie naturaliste de l'accomplissement de la métaphysique en tant que Technique (Heidegger, 1958).

Une lecture cybernétique du km

Pourquoi faire appel à la cybernétique dans cette dernière partie alors qu'elle n'a même pas été évoquée dans les propos précédents ? Une première raison tient à son impact sur l'ensemble du champ scientifique de l'après seconde guerre mondiale, y compris sur les sciences de gestion et son corpus théorique : « elle aura, en vrac et sans souci d'exhaustivité : introduit la conceptualisation et la formalisme logico-mathématique dans les sciences du cerveau et du système nerveux ; conçu l'organisation des machines à traiter l'information et jeté les fondements de l'intelligence artificielle ; produit la « métascience » des systèmes, laquelle a laissé son empreinte sur l'ensemble des sciences humaines et sociales, de la thérapie familiale à l'anthropologie culturelle ; fortement inspiré des innovations conceptuelles en économie, recherche opérationnelle, théorie de la décision et du choix rationnel, théorie des jeux, sociologie, sciences du politique et bien d'autres disciplines ; fourni à point nommé plusieurs « révolutions scientifiques » du XX^e siècle, très diverses puisqu'elles vont de la biologie moléculaire à la relecture de Freud par Lacan, les métaphores dont elles avaient besoin pour marquer leur rupture

par rapport à des paradigmes établis » (Dupuy, 1994, p. 34-35). Une seconde raison tient à son oubli très rapide, et à la « honte » qu'il y aurait à évoquer le terme de « cybernétique » : « De 1954 au temps présent, le projet que s'était assigné le groupe cybernétique n'a cessé d'être remis sur le chantier sous des appellations chaque fois différentes. Depuis une quinzaine d'années, l'expression qui semble s'être imposée est celle de « sciences cognitives », ou parfois « sciences de la cognition » (*cognitive science* en anglais). Les raisons pour lesquelles les sciences cognitives, aujourd'hui, ont honte de leur ancêtre cybernétique constitue l'un des objets de mon enquête » Dupuy (1994, p. 7). Il s'agit donc dans cette dernière partie de notre réflexion de déceler la présence de la cybernétique dans la littérature KM dans le double but d'une discussion des fondements (et d'une meilleure appréhension du terme « connaissance » utilisé dans cette littérature) et d'un renouvellement de la critique.

Présences de la cybernétique dans la littérature KM

Opérons tout d'abord une recherche sur des bases de données académiques. Commençons et par le monde francophone et le portail *Cairn*. L'entrée « management connaissances cybernétique » ne donne aucun résultat, que ce soit dans la recherche des titres ou du texte intégral. Il en est de même pour l'entrée « *knowledge management* cybernétique ». Quant au portail *Persée*, il ne nous fournit aucun titre mais nous livre des articles comprenant ces termes. Un seul paraît pertinent sans pourtant traiter spécifiquement du KM : il s'agit de celui d'Abraham Moles (auteur bien connu de la mouvance cybernétique), publié en 1968 et portant le titre « Cybernétique, information et structures économiques ». Passons alors du côté anglophone et utilisons *Ebsco*. L'entrée « *knowledge management cybernetics* » ne fournit qu'un seul article comprenant les trois termes dans son titre : Goerl (1975), « *Cybernetics, professionalization, and knowledge management : an exercise in assumptive theory* », paru dans une revue de management public, *Public Administration Review*. Si l'on étend la recherche aux mots clés, nous obtenons 15 résultats ; aux résumés, seulement 9. Mais les articles sortis se révèlent non pertinents pour notre recherche, puisque la cybernétique n'y est pas mobilisée pour appréhender le concept de connaissance du KM, en dehors de Yolles (2006) et de la revue *Kybernetes* (dont les travaux en management se situent dans la lignée de Stafford Beer). Les bases de données mettent en évidence l'absence de lien évident entre KM et cybernétique, il nous faut directement aller à la source et repérer la présence de la cybernétique dans la littérature, au cœur même des articles.

Quelques rares auteurs évoquent toutefois directement la cybernétique dans leurs écrits : c'est par exemple le cas d'Hatchuel *et al.* (2002). Les auteurs imputent la responsabilité de la « vision universelle, abstraite et anhistorique de l'organisation comme structure, comme système et comme processeur d'information », « à la domination d'un paradigme systémique et cybernétique de l'information » (p. 32). Ils donnent, quelques pages plus loin,

des précisions sur la cybernétique : « [...] les ambitions de la cybernétique qui, avec H. Simon, prédit que la machine dépassera l'homme et qu'elle pourra réaliser mieux et plus vite que lui des tâches réputées intelligentes » (p. 36). Nous apercevons aisément, eu égard aux citations de Dupuy figurant au début de cette partie, l'identification trop rapide de la cybernétique à l'intelligence artificielle, et au travail de Simon, qui n'en sont qu'une des ramifications parmi de nombreuses autres. La conséquence de ce raccourci est l'absence de définition précise de l'information dans le cadre cybernétique, et donc la possibilité de l'opposer, dans le cadre orthodoxe de la littérature KM, à la connaissance.

Identifions alors les courants de pensée qui se sont inspiré des principes et des concepts de la cybernétique. Dans la plupart des articles, il s'agit des sciences cognitives : « *The study of knowledge in itself is not a new topic. It extends back to the ancient philosophers. Its scientific study, however, can be traced back to the 1950s, when tremendous progress occurred in the cognitive sciences* » (Grover et Davenport, 2001, p. 11). C'est également le cas de Boisot et Canals (2004, p. 62) qui considèrent la connaissance comme résultant de stratégies cognitives. De même, Von Krogh (1998, p. 134) se réclame de l'héritage des sciences cognitives tout en faisant le départ entre le paradigme cognitiviste assimilant la connaissance à la représentation et le paradigme constructionniste qui conçoit la connaissance comme une création. Une autre filiation est également remarquable : celle qui mène de la cybernétique à la théorie des systèmes. Ainsi, Blackler (1993), souhaitant remonter « aux fondations herméneutiques des organisations », conçoit celle-ci comme un système d'activités, croisant ainsi les apports de Vygotsky et d'Engeström avec ceux de l'approche systémique. Cela lui permet de penser la construction de la connaissance dans l'action. Spender (1996) propose, lui aussi, de définir l'organisation comme système d'activité et fait appel à Latour afin d'étayer son argumentation constructiviste. De surcroît, Tsoukas (2000, p. 105-106) puis Tsoukas et Vladimirou (2001, p. 978) font directement référence à la cybernétique de second ordre et citent Von Foerster ou encore Maturana et Varela. Ils définissent la connaissance comme fruit d'un processus cognitif lui-même défini en ces termes : « *Cognitive processes are never-ending processes of computation* ». Les auteurs « évoquent » la cybernétique plus qu'ils n'approfondissent son rapport au KM.

Venzin *et al.* (1998) dressent quant à eux les différents paradigmes du KM : le cognitivisme hérité de Simon qui considère la connaissance comme un traitement d'informations (métaphore de l'ordinateur) ; le connexionnisme hérité des travaux de McCulloch et Pitts qui décrivent la connaissance en terme de réseau, de flux et d'interactions (métaphore du cerveau) ; et l'autopoïèse, dont la théorie a été formulée par Maturana et Varela, qui théorise la connaissance comme le produit de l'activité d'un système autonome et opérationnellement clos. Or, ces paradigmes se situent tous les

trois dans le champ des sciences cognitives définies comme « une alliance de programmes de recherche visant à constituer une science de l'esprit en tant qu'ensemble des capacités mentales de l'espèce humaine » (Andler, 2002, p. 256). Cognitivism, connexionisme et autopoïese sont autant de projets d'explication de la production de connaissance reposant sur des postulats naturalistes, c'est-à-dire refusant le dualisme cartésien corps/esprit, considérant la connaissance comme un phénomène naturel, voyant dans le couple philosophie/sciences empiriques un continuum plutôt qu'une rupture (Andler, 2002, p. 248). La littérature KM s'empare ainsi de l'épistémologie naturaliste de la seconde moitié du XX^e siècle qui opère la réduction de la connaissance à la cognition, accomplissant avec l'aide des avancées les plus récentes des différentes sciences le vieux rêve d'une psychologie de la connaissance. Il nous faut à présent remonter « aux origines des sciences cognitives » (c'est le titre de l'ouvrage de Dupuy (1994)), à la cybernétique, afin de discuter le KM à partir de ses fondements.

Terminons notre tour d'horizon par un auteur, le seul à notre connaissance, qui mobilise consciemment le courant cybernétique dans son travail de définition de l'information et de la connaissance. En effet, Di Baggio (1998) s'appuie non seulement sur Bateson (cybernétique de premier ordre appliquée à l'anthropologie) et Simon, mais aussi sur Atlan, Von Foerster ou encore Varela, représentants de la cybernétique de seconde génération. Notons également que l'auteur cite explicitement les Conférences Macy, lieu de naissance de la cybernétique. L'information s'étudie donc selon un sujet contextualisé, dans une approche relationnelle et interactionniste, et dans le cadre de systèmes autonomes ; elle en vient surtout à se confondre avec la connaissance dans la mesure où elle est toujours déjà finalisée. C'est précisément cette dernière assertion, qui remet en cause le triptyque donnée/information/connaissance se trouvant au fondement de la littérature KM, qui doit être discutée après un bref retour au cadre conceptuel de la cybernétique. Dès lors, le KM doit être replacé dans l'histoire de la communication, telle qu'elle lie indissolublement information et organisation depuis le coup d'envoi cybernétique : comprendre l'information à partir de la théorie économique, c'est non seulement adopter une posture rhétorique, mais en outre procéder à une erreur d'attribution.

Une relecture du KM par le cadre conceptuel de la cybernétique

Un bref rappel historique pour entamer cette partie : les conférences Macy réunissent, de 1946 à 1954, des chercheurs provenant d'horizons divers et dont voici une partie des « membres réguliers » : Wiener et Pitts (mathématiques), Bigelow et von Foerster (sciences de l'ingénieur), Rosenblueth (physiologie), Lewin, Bavelas, Kubie et McCulloch (psychologie), Lazarsfeld (sociologie), Bateson et Mead (anthropologie). Quelques noms célèbres figurent également parmi la liste des invités : on y trouve effectivement Ashby, Festinger, Parsons, Merton, Jakobson, Shannon, Erikson, etc. Mais quel était donc l'objet de

ces conférences, plus formées par les échanges et les discussions que par des présentations formelles ? Comme le souligne Dupuy (1994, p. 80), « la *communication* était donc non seulement l'objet des conférences, mais aussi leur mode et leur raison d'être ». Le groupe cybernétique visait, tant dans le fond (la communication comme concept) que dans la forme (la communication comme mode de coopération interdisciplinaire), à l'unification des sciences : « La cybernétique – et c'est sa raison d'exister – entend investiguer librement dans le domaine de l'esprit. Elle veut définir l'intelligence et la mesurer. Elle tentera d'expliquer le fonctionnement du cerveau et de construire des machines à penser. Elle aidera le biologiste et le médecin, et aussi l'ingénieur. La pédagogie, la sociologie, les sciences économiques, le droit, la philosophie en deviendront tributaires. Et l'on peut dire qu'il n'est pas un secteur de l'activité humaine qui puisse lui rester étranger » (Boulanger, 1965, p. XVIII).

La cybernétique s'appuie plus précisément sur trois concepts centraux : l'information, la finalité et la rétroaction. Mathieu Triclot (2008, p. 217 et suivantes) montre que la cybernétique se construit « au moyen d'une analogie entre l'information et [...] l'entropie ». Écoutons Wiener : « La notion de quantité d'information se rattache très naturellement d'elle-même à une notion classique en mécanique statistique : celle d'entropie. Tout comme l'information est dans un système une mesure de son degré d'organisation, l'entropie est la mesure du degré de désorganisation d'un système. L'une est simplement l'inverse de l'autre » (Wiener, 1948, p. 18). Le mathématicien inscrit l'information dans le tissu même du réel, celle-ci devient une « propriété matérielle des systèmes matériels » (Triclot, 2008, p. 226). Aussi l'organisation, qu'elle soit indifféremment celle des systèmes non-vivants ou des systèmes vivants, non seulement résulte d'une *mise en forme*, d'une *information*, mais encore se définit comme un dispositif de lutte contre l'entropie informationnelle d'un monde destiné à l'in-différence.

Par ailleurs, Ronan Le Roux (2010, p. 84-85) précise que le concept d'information est indissociable de celui de *feedback* : « Il ne suffit pas qu'il y ait de « l'information » : la définition de la cybernétique basée sur cette seule notion d'information est trop large, elle inclurait la théorie de l'information, et se différencierait mal de la physique, ou de la statistique, divers champs ayant conceptualisé cette notion. On parvient à une définition plus spécifique en ne considérant que les flux d'information concernés par le contexte fonctionnel de la boucle d'asservissement ». Toutefois, le *feedback* existe car le système est orienté vers une finalité. Dès 1943, Rosenblueth, Wiener et Bigelow étendent la notion de finalité à l'ensemble des systèmes ; elle n'est désormais plus l'apanage de la liberté humaine et peut être soumise aux raisonnements scientifiques mécanistes et déterministes : « Le fait d'être dirigé par un but, comme cela a été défini ici, est tout à fait indépendant de la causalité, initiale ou finale. La téléologie a été discréditée principalement parce qu'elle était définie comme impliquant une cause subséquente dans

le temps à un effet donné. Cependant, quand cet aspect de la téléologie a été abandonné, la reconnaissance associée de l'importance du but a aussi malheureusement disparu. [...] Le comportement téléologique devient ainsi synonyme de comportement contrôlé par un feedback négatif ». Ainsi, la définition du *feedback* suppose qu'un but soit assigné au comportement, qu'il s'inscrive dans un projet ou une forme finalisée : « Le terme de feedback est [...] employé [...] pour signifier que le comportement d'un objet est contrôlé par la marge d'erreur à laquelle se situe à un moment donné en référence à un but relativement spécifique ».

Cette brève exploration du cadre théorique de la cybernétique permet d'apercevoir le jaillissement du concept de « connaissance » tel qu'il se donne à lire dans la littérature KM : il s'agit, ni plus ni moins, que du concept d'« information » tel qu'il émerge dans les Conférences Macy pendant les années 1940 : une information toujours déjà finalisée, prise dans un système de causalité circulaire et récursive par le jeu des rétroactions, et figurant comme fondement de l'organisation, que celle-ci soit physique, biologique ou sociale. Nous rejoignons par là l'analyse de Breton (2005) qui identifie les racines de la société de la connaissance dans le paradigme cybernétique.

Apports aux théories critiques du KM

Quel est, au regard des développements précédents, notre apport à la littérature KM ? Schultze et Stabell (2001) identifient les quatre types de discours qui structurent ce champ de recherche : néo-fonctionnaliste, constructiviste, critique et dialogique. Nous percevons notre réflexion comme une nouvelle piste venant enrichir les études critiques ; plus précisément, nous remarquons que quatre grands courants se partagent actuellement les études critiques du KM : l'approche marxiste focalisée sur l'émancipation, l'angle d'attaque bourdieusien centré sur la reproduction sociale, le regard foucauldien concerné par les dispositifs de savoir-pouvoir, l'analyse néo-institutionnaliste autour de l'idée de mode managériale.

Alvesson et Kärreman (2001), dans la veine de la théorie critique marxiste d'Alvesson et Willmott (1992), considèrent le KM autant comme un outil d'exploitation aux mains des managers que comme un outil d'émancipation aux mains des employés. Les auteurs considèrent tout d'abord le KM comme un concept vague (« tout est connaissance »), oxymorique car tiraillé entre la connaissance et le management, voire ironique. Mais ils s'intéressent de plus près à la façon dont l'ambiguïté du KM est vécue dans les organisations. Cette ambivalence se retrouve dans leur conclusion : le KM peut d'un côté servir d'outil de réification et de contrôle normatif des travailleurs, mais il peut de l'autre constituer un espace de créativité et de partage d'idées.

Pesqueux et Ferrary (2006), en empruntant un regard bourdieusien, montrent que le management de la connaissance fait partie du système de la reproduction sociale des élites, notamment à travers les établissements de

formation comme les grandes écoles (ils prennent plus particulièrement le cas de la *Harvard Business School*). Ces établissements, dont le corps professoral comprend des enseignants-chercheurs de renommée, sont le lieu de traduction de la connaissance en capital économique, par les vecteurs de la formation, du conseil et de la publication d'ouvrages. Ils forment ainsi les acteurs les plus influents de l'économie de la connaissance, les managers, destinés à occuper le pouvoir dans les organisations : mais la majorité des managers appartiennent à la classe dominante, et c'est pourquoi l'école de commerce peut être considérée comme l'outil privilégié de la reproduction sociale.

Gordon et Grant (2004), quant à eux, s'inspirent de Foucault et ouvrent des pistes à la pensée du pouvoir comme stratégie, comme connaissance, et invitent les chercheurs à en investiguer les conséquences pour le KM. En effet, les travaux du philosophe français mettent en évidence l'inséparabilité du savoir et du pouvoir (par exemple dans la médecine ou la psychiatrie), et pourtant la question du pouvoir reste marginale dans la littérature KM : cette situation est problématique, c'est pourquoi les auteurs appellent de leurs vœux une archéologie du KM.

Enfin, Scarbrough et Swan (2001), en se fondant sur le travail liminaire d'Abrahamson (1996), mobilisent des éléments de réflexion sur le KM en tant que mode managérial. Les auteurs soulignent tout d'abord l'ambiguïté inhérente au concept de KM facilité sa mobilisation rhétorique, notamment dans le cadre de discours idéologiques sur la société postindustrielle. Le discours du KM repose également sur la simplicité qui assure sa diffusion, notamment à travers des métaphores ou des exemples de *best practices* qui facilitent la compréhension. Le KM se présente par ailleurs comme une innovation, c'est-à-dire comme la réponse « dernier cri » aux problèmes rencontrés par les organisations.

Ces quatre approches critiques du KM possèdent un point commun : celle de renvoyer à une critique traditionnelle du système capitaliste dans le contexte spécifique de la littérature KM. Toutes supposent, voire même postulent, un lien entre management et capitalisme, comme si le premier était le bras armé du second, notamment depuis le passage de la logique industrielle à la logique financière. La mise en évidence de l'influence de la cybernétique dans l'ensemble des sciences, et dans le KM en particulier, permet d'opérer un déplacement de cette critique traditionnelle, l'information s'étant substituée au capital dans la hiérarchie ontologique de l'époque (cela ne signifie pas, évidemment, que le capital a disparu ou ne joue plus aucun rôle : cette remarque fait par contre état de sa soumission à la logique cybernétique de l'information et de la communication).

Rappelons tout d'abord avec Wiener (1954, p. 15) l'étymologie du terme « cybernétique » : *kybernètès*, qui désigne le pilote ou encore le gouverneur. Rappelons qu'il s'agit d'une théorie du pilotage basée sur le contrôle et la communication, et qu'elle fut explicitement présente dans les premiers écrits

de management de l'après-guerre (Ansoff en stratégie, Anthony en contrôle de gestion, Beer en organisation) avant que le terme ne disparaisse, comme dans l'ensemble des champs scientifiques. La cybernétique invite donc à substituer à une lecture du management en termes de capital, de rapports de force et de domination, d'effets de pouvoir ou encore de système de reproduction, une lecture fondée sur l'information, la connaissance, le *feedback*, le contrôle, la régulation. Autrement dit, l'expression « management de la connaissance » est plutôt inappropriée, voire trompeuse, car elle tend à essentialiser et hypostasier la connaissance alors qu'il s'agit en réalité de gérer les processus cognitifs au sein de l'organisation : parlons plutôt de « management de la cognition » ou de « management cognitif ». De même que l'*organization* tend à masquer les permanents processus d'*organizing*, parler de *knowledge* obère la vue du *knowing*, de la création continue de connaissances au sein des organisations.

Conclusion

Cet article se proposait de considérer la littérature KM sous un angle philosophique. Il fait apparaître que la tripartition donnée/information/connaissance est sous-tendue par une lecture dualiste et linéaire de l'histoire de la philosophie, histoire à la laquelle le pragmatisme vient proposer une fin heureuse. Ce raisonnement, après avoir été mis en évidence, a été questionné : il apparaît ainsi que le concept d'information est principalement référé aux sciences économiques ainsi qu'à la théorie de la communication, en dehors de toute référence explicite à la cybernétique. Pourtant, un retour vers l'émergence de cette dernière amène à remettre en cause la distinction entre donnée, information et connaissance. Car l'information est toujours déjà finalisée et contextualisée, toujours déjà projetée, évaluée et corrigée par les mécanismes de rétroaction. Nous proposons alors de relire le KM à la lueur de la cybernétique et de contribuer ainsi aux études critiques : ne plus analyser le KM comme instrument d'oppression ou dispositif de savoir-pouvoir, mais comme pratique managériale de régulation et de contrôle par la maîtrise des flux informationnels.

BIBLIOGRAPHIE

ABRAHAMSON E., « Management fashion », *Academy of Management Review*, 21: 254-285, 1996.

AGOSTINELLI S., « Connaissance : pseudo-concept partiellement opératoire », *Études de communication*, n° 39, p. 65-76, 2012.

ANDLER D., « Processus cognitifs » dans Andler D., Fagot-Largeault A. et Saint-Sernin B (2002), *Philosophie des Sciences I*, p. 226-408, Gallimard, 2002.

ALAVI M. et LEIDNER D. E., « Knowledge management and Knowledge management systems: conceptual foundations and research issues », *MIS Quarterly*, Vol. 25, N° 1, p. 107-136, 2001.

ALVESSON M. et WILLMOTT H., « On the idea of emancipation in management and organization studies », *Academy of Management Review*, Vol. 17, N° 3, p. 432-484, 1992.

ALVESSON M. et KÄRREMAN D., « Odd couple: making sense of the curious concept of knowledge management », *Journal of Management Studies*, 38:7, p. 995-1018, 2001.

ARGYRIS C. et SCHÖN D., *Organizational learning: a theory of action perspective*, Addison Wesley Longman Publishing Co, 1978.

BLACKLER F., « Knowledge and the theory of organizations: organizations as activity systems and the reframing of management », *Journal of Management Studies*, 30:6, p. 863-884, 1993.

BOISOT M. et CANALS A., « Data, information and knowledge: have we got it right ? », *Journal of Evolutionary Economics*, 14 : 43-67, 2004.

BOULANGER G., « Allocution », *Actes du 3^e Congrès international de cybernétique*, 1961.

BRETON P., « La société de la connaissance : généalogie d'une double réduction », *Education et sociétés*, Vol. 1, n° 15, p. 45-57, 2005.

CHAUVIRÉ C., article « Pragmatisme » in Auroux S. (dir.) (1990), *Les notions philosophiques : dictionnaire*, tome 2, p. 2015-2018, 1990.

COHENDET P. et LLERENA P., « La conception de la firme comme processeurs de connaissances », *Revue d'Économie Industrielle*, n° 88, p. 211-235, 1999.

COOK S. D. N et BROWN J. S., « Bridging epistemologies: the generative dance between organizational knowledge and organizational knowing », *Organization science*, Vol. 10, N° 4, p. 381-400, 1999.

DI BAGGIO L., *Information, Connaissance et Organisation*, Thèse de Sciences Économiques, Université de Nice, 1998.

DRETSKE F., *Knowledge and the Flow of Information*, MIT Press, 1981.

DUPUY J.-P., *Aux origines des sciences cognitives*, La Découverte, 1994.

FERRARY M. et PESQUEUX Y., *Management de la connaissance. Knowledge Management, Apprentissage Organisationnel et Société de la Connaissance*, Economica, 2006.

GORDON R. et GRANT D., « Knowledge management or management of knowledge? Why people interested in knowledge management need to consider Foucault and the construct of power », *Tamara Journal of critical postmodern organization science*, Vol. 3 (2), p. 27-38, 2004.

GOURLAY S., « Conceptualizing knowledge creation: a critique of Nonaka's theory », *Journal of Management Studies*, 43:7, p. 1415-1436, 2006.

GROVER V. et DAVENPORT T. H., « General perspectives on knowledge management: fostering a research agenda », *Journal of Management Information Systems*, Vol. 18, N° 1, p. 5-21, 2001.

HALÉVY M., *L'Âge de la Connaissance*, MM2 Éditions, 2005.

HARGADON A. et FANELLI A., « Action and Possibility: Reconciling Dual Perspectives of Knowledge in Organizations », *Organization Science*, Vol. 13, N° 3, p. 290-302, 2002.

HATCHUEL A., LE MASSON P., WEIL B., « De la gestion des connaissances aux organisations orientées conception », *Revue Internationale des Sciences Sociales*, n° 171, p. 29-42, 2002.

HEIDEGGER M., « La question de la technique » in *Essais et Conférences*, Gallimard, 1958.

HEIDEGGER M., *Nietzsche II*, Gallimard, 1971.

JAMES W., *Le pragmatisme*, Champs Flammarion, 2007.

KOGUT B. et ZANDER U., « Knowledge of the firm, combinative capabilities, and the replication of technology », *Organization Science*, Vol. 3, N° 3, p. 383-397, 1992.

KOYRÉ A., *Études d'histoire de la pensée scientifique*, Gallimard, 1973a.

KOYRÉ A., *Du monde clos à l'univers infini*, Gallimard, 1973b.

LE MOIGNE J.-L., *Le constructivisme*, PUF, 1995.

LE ROUX R., *La cybernétique en France (1948-19710). Contribution à l'étude de la circulation interdisciplinaire des modèles et des instruments conceptuels et cognitifs*, Thèse de doctorat de l'EHESS, École doctorale « Histoire et Civilisations », 2010.

MACHLUP F., « Semantic Quirks in Studies of Information » in Machlup F. et Mansfield U. (eds), *The Study of Information*, John Wiley & Sons, p. 641-671, 1983.

MALLOWAN M., « Intelligence et transculture de l'information », *Communication et organisation*, n° 42, p. 27-48, 2012.

NONAKAI., « A dynamic theory of organizational knowledge creation », *Organization Science*, Vol. 5, N° 1, p. 14-37, 1994.

NONAKA I. et TAKEUSHI H., *La connaissance créatrice. La dynamique de l'entreprise apprenante*, De Boeck, 1997.

NONAKA I. et von KROGH G., « Tacit knowledge and knowledge conversion: controversy and advancement in organizational knowledge creation theory », *Organization Science*, Vol. 20, N° 3, p. 635-652, 2009.

PEMBERTON J. M., « Knowledge management and the epistemic tradition », *Records Management Quarterly*, Vol.32, Issue 3, p. 58-62, 1998.

PRAX J.-Y., *Le manuel du Knowledge Management*, Dunod, 2003.

RAPPIN B., *Herméneutique et Sciences de Gestion*, L'Harmattan, 2008.

RAPPIN B., « De l'unité ontologique des épistémologies des sciences de gestion et de ses conséquences », *Management et Avenir*, n° 43, p. 225-238, 2011.

RAUB S. et RÜLING C.-C., « The knowledge management tussle – speech communities and rhetorical strategies in the development of knowledge management », *Journal of Information Technology*, vol. 16, p. 113-130, 2001.

ROSENBLUETH A., WIENER N. et BIGELOW J., « Behavior, purpose and teleology », *Philosophy of Science*, n° 10, p. 18-24, 1943.

ROWLEY J., « What do we need to know about wisdom ? », *Management Decision*, Vol. 44, N° 9, p. 1 246-1 257, 2006.

SCARBROUGH H. et SWAN J., « Explaining the diffusion of knowledge management: the role of fashion », *British Journal of Management*, Vol. 12, 3-12, 2001.

SCHULTZE U. et STABELL C., « Knowing what you don't know? Discourses and contradictions in knowledge management research », *Journal of Management Studies*, 41:4, p. 549-573, 2004.

SOO C., DEVINNEY T., MIDGLEY D., DEERING A., « Knowledge management: philosophy, processes, and pitfalls », *California Management Review*, Vol. 44, N° 4, p. 129-150, 2002.

SPENDER J.-C., « Making knowledge the basis of a dynamic theory of the firm », *Strategic Management Journal*, Vol. 17, Winter Special Issue, p. 42-65, 1996.

TRICLOT M., *Le moment cybernétique. La constitution de la notion d'information*, Champ Vallon, 2008.

TSOUKAS H., « Knowledge as action, organization as theory: reflections on organizational knowledge », *Emergence*, 2(4), p. 104-112, 2000.

TSOUKAS H. et VLADIMIROU E. « What is organizational knowledge? », *Journal of Management Studies*, 38:7, p. 973-993, 2001.

TUOMI I., « Data is more than Knowledge. Implications of the reversed Knowledge Hierarchy for Knowledge Management and Organizational Memory », *Journal of Management Information Systems*, Vol. 16, N° 3, p. 103-117, 1999.

VENZIN M., von KROGH G., ROOS J., « Future Research Into Knowledge Management » in Von KROGH G., ROOS J., KLEINE D., (eds.), *Knowing in Firms*, Sage Publications, 1998.

Von KROGH G., « Care in Knowledge creation », *California Management Review*, Vol. 40, N° 3, p. 133-153, 1998.

WIENER N., *Cybernetics or Control and Communication in the Animal and the Machine*, The Technology Press, 1948.

WIENER N., *The Human Use of Human Beings*, Da Capo Press, 1954.

YOLLES M., « Knowledge Cybenetics: a new metaphor for social collectives », *Journal of Organisational Transformation and Social Change*, Vol. 3, N° 1, p. 19-49, 2006.

Résumé : Ce papier est une réflexion philosophique sur le concept de connaissance tel qu'il est déployé dans la littérature scientifique du *Knowledge Management*. Nous mettons tout d'abord en évidence la manière dont le concept de connaissance est traité dans la littérature KM. Certes, différents courants délimitent ce champ, mais le regard « naïf » du philosophe permet de ressaisir une certaine unité conceptuelle et épistémologique qui se joue à travers les éléments suivants : le triptyque information/donnée/connaissance, une lecture dualiste et linéaire de l'histoire de la pensée, la remise en cause du dualisme et son dépassement par le recours au pragmatisme. Autant de postulats qui seront discutés dans la seconde partie qui met en évidence la philosophie de l'histoire sous-jacente à la littérature KM. Enfin, dans un dernier temps, nous décelons la présence des principaux concepts cybernétiques dans le KM et proposons alors, dans une perspective critique, une relecture épistémologique de ce dernier.

Mots-clés : *Knowledge Management*, épistémologie, connaissance, cybernétique.

Abstract: *This article shows a philosophical thought on the concept of knowledge as it is deployed in the knowledge management writings. The way the concept of knowledge is tackled is first highlighted. Of course, different approaches structure this field, but the naive look of the philosopher allows to catch a conceptual and epistemological unity that takes place in the following points : the trilogy data/information/knowledge, a dualist and linear reading of the history of thought, the challenging and the overtaking of this dualism by the resort of pragmatism. All these foundations will be discussed in the second part that evidences the philosophy of history of Knowledge Management. In a last phrase, we detect the presence of cybernetics in the Knowledge Management writings, and propose, in a critical view, a new interpretation of this practice.*

Keywords: *Knowledge Management, Epistemology, Knowledge, Cybernetics.*